PARIS MATCH

ALGERIE 0,80 NF MAROC 1 DH CANADA 25 C BELGIQUE 10 FB
ITALIE 150 LIRES SUISSE 1 FS ESP. 15 PTA GR. BRET. 2/- ALL. 1,20 DM

N° 653/18 NOVEMBRE 1961/0,80 NF

DANS L'ENFER D'HOLLYWOOD AVEC LES STARS QUI ONT TOUT PERDU

Zsa Zsa Gabor : chez elle ce n'est plus qu'un tas de cendres. Sa somptueuse villa de 200 millions, ses tableaux de maîtres, ses bijoux, ses fourrures, tout à brûlé dans le gigantesque incendie d'Hollywood.



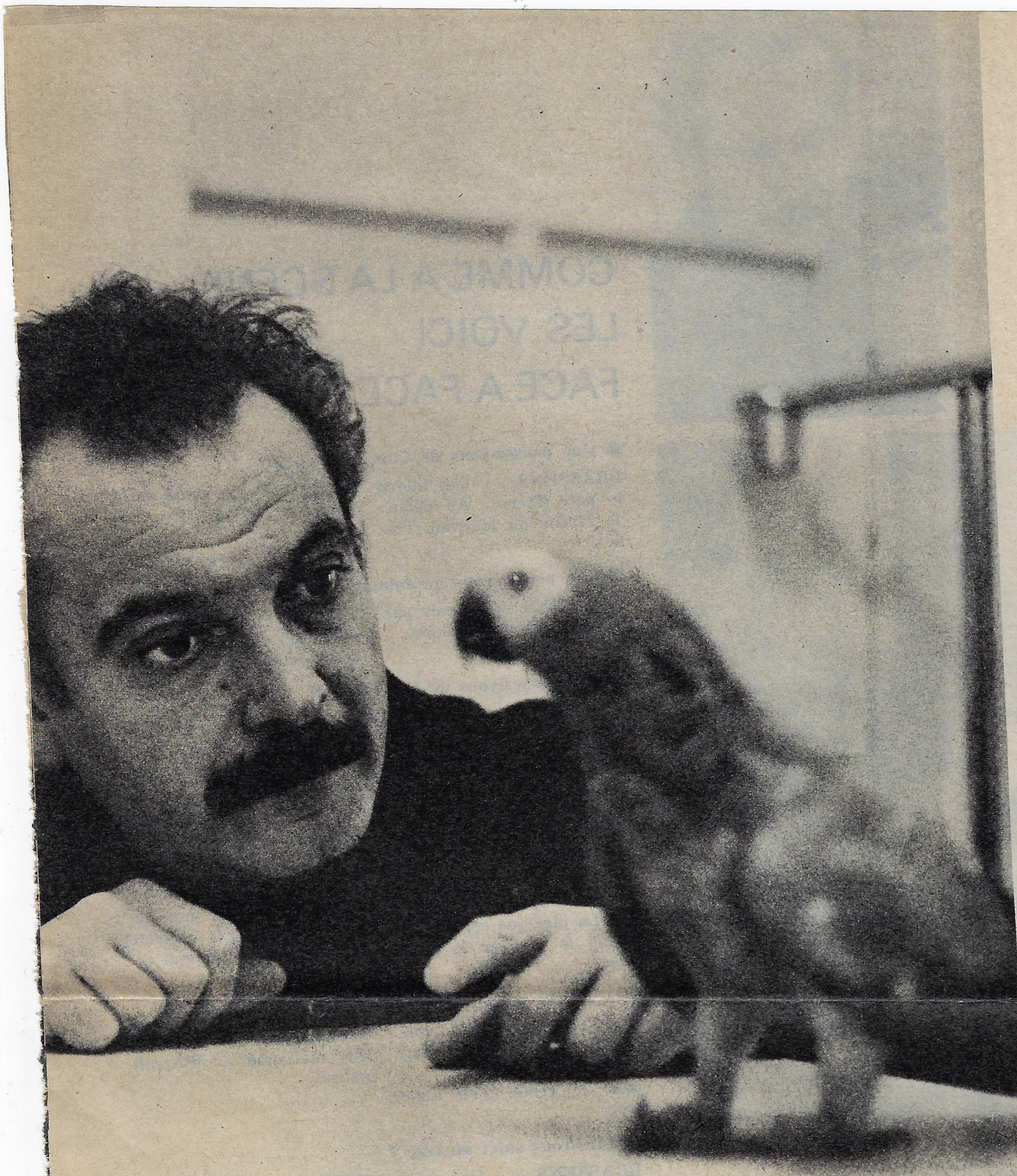
FRANÇOIS GRAGNON

Pépé la guenon mange avec papa et maman Ferré. Jacquot (à dr.) siffle pour papa Brassens.



Photo Pic

Paris-Match 658 (18.11.61)



Au moment
où l'on chante rock
et où l'on danse
twist, c'est la rentrée
dans les deux
grands music-halls
des deux poètes
révoltés qui vendent
chacun mille
disques par jour

FERRÉ BRASSENS ÊTES-VOUS TOUJOURS ANAR ?

Jacques Borgé
leur a posé trente et une
mêmes questions.

■ Quand avez-vous chanté en public pour la première fois ?

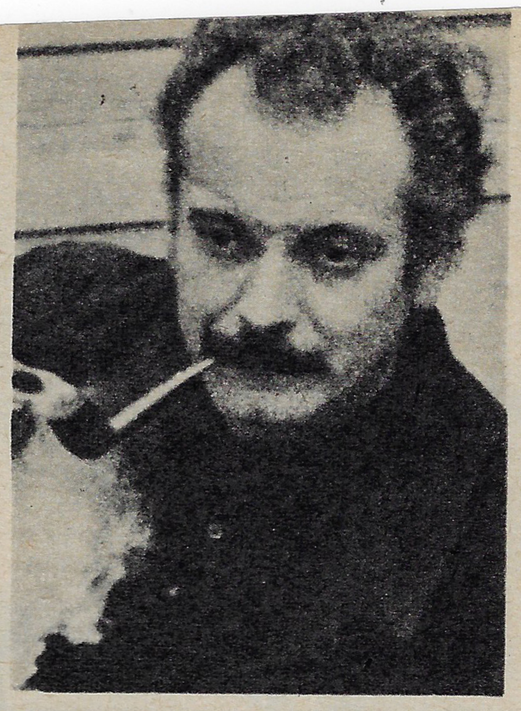
BRASSENS. — Le 8 mars 1952, trois amis de « Match », dont deux sont des amis d'enfance m'ont emmené « chez Patachou ». J'avais été si mal reçu ailleurs que je n'étais pas très enthousiaste. Je déteste « Paris-Match », mais je lui dois une fière chandelle.

FERRE. — Au « Bœuf sur le toit », en 1946.

■ Est-ce que vous avez failli vous décourager ?

BRASSENS. — J'avais trente et un ans, cela commençait à devenir inquiétant.

FERRE. — Oui, mais j'étais décontracté. Je suis un je-m'en-fichiste.



COMME A LA SCÈNE LES VOICI FACE A FACE



Solitaires, ils refusent catégoriquement de se mêler à la vie mondaine.



■ Que pensez-vous de Charles Trenet ?

BRASSENS. — J'ai adoré le père Trenet. Au début, je faisais du mauvais Trenet.

FERRE. — Le génie de la chanson 1936.

■ Que pensez-vous de Johnny Hallyday ?

BRASSENS. — Connais pas bien, mais sympathique.

FERRE. — Produit d'importation. Ça ne m'intéresse pas.

■ Que pensez-vous de Léo Ferré ?

BRASSENS. — Beaucoup de talent.

■ Que pensez-vous de Georges Brassens ?

FERRE. — Je ne le connais pas bien.

■ Dans une chanson, qu'est-ce qui importe le plus : les paroles ou la musique ?

BRASSENS. — Les paroles. La musique sert à renforcer le vers en le scandant.

FERRE. — La musique parce que c'est le véhicule, surtout à notre époque.

■ Quel est votre poème préféré ?

BRASSENS. — Mon vers préféré : « Mais où sont les neiges d'antan ? » ; pour le reste, j'en aime trop.

FERRE. — « La Chanson du mal-aimé », d'Apollinaire.

■ Etes-vous sujet au trac ?

BRASSENS. — Un petit peu. Demandez leur opinion aux gens, c'est terrible. Les chansons qui ne passent pas, ce n'est pas tellement rigolo.

FERRE. — J'ai le bon trac qui m'empêche d'être lucide. Il faut qu'il y ait un fluide entre la salle et moi.

■ Etes-vous timide avec les étrangers ?

BRASSENS. — Un peu moins qu'avant.

FERRE. — Non.

■ Avez-vous de l'argent de côté, vous considérez-vous comme un homme riche ?

BRASSENS. — Je ne travaille exprès que trois mois par an, pour ne pas thésauriser. C'est très embêtant d'avoir de l'argent.

FERRE. — Je me suis considéré comme un homme riche le jour où ma femme et moi avons pu nous payer une cartouche de cigarettes. On m'a insulté sur une plage parce que j'avais, paraît-il, acheté une maison de 42 millions en Bretagne. J'ai aussitôt précisé : 42 millions de nouveaux francs et même si c'était vrai ! Je gagne de l'argent avec beaucoup de difficultés et cela ne regarde personne.

■ Avez-vous travaillé avant d'être chanteur ?

BRASSENS. — Trois mois chez Renault : cela m'a suffi pour le restant de mes jours...

FERRE. — Non, quand j'étais jeune, je voulais être conducteur de tramway.

■ Quelle est la chanson qui vous a lancé ?

BRASSENS. — « Le Gorille ».

FERRE. — « Paris Canaille ».

■ Est-ce que vous vous êtes refait le portrait pour chanter ?

BRASSENS. — Non, mes moustaches, je les ai toujours eues... depuis qu'elles ont poussé.

FERRE. — J'ai abandonné mes lunettes d'acier et mes cheveux longs : maintenant, ma vue s'est corrigée et j'ai surmonté mon horreur des coiffeurs.

■ Quel est votre public préféré. Celui d'une « première » ou celui de province ?

BRASSENS. — Je m'en moque. Ça leur plaît ou ça ne leur plaît pas.

FERRE. — Le public d'une « première » est suspect, puisqu'il ne paye pas.

■ Aimez-vous la chanson américaine, le jazz ?

BRASSENS. — J'aimerais assez le jazz. La chanson U.S., non. Je ne comprends pas les paroles. En général, elles ne débordent pas d'intérêt.

FERRE. — Un monde étranger. Les fans de jazz ont une mentalité de boy-scouts.

■ Comment composez-vous vos chansons, vite ou lentement ?

BRASSENS. — Ça me prend d'une demi-journée à un mois.

FERRE. — Quand j'en ai besoin. Toutes ensemble comme une commande que je me fais, sinon cela prend des mois.

■ Croyez-vous à la portée morale ou immorale de vos chansons ?

BRASSENS. — Je dirai comme Baudelaire : « Certains m'ont dit que mes œuvres pouvaient faire du bien, et je ne m'en suis pas affligé. Certains m'ont dit que mes œuvres pouvaient faire du mal, et je ne m'en suis point réjoui. » En fait, mes chansons sont pratiques. Quand les gens s'embêtent, ils vont écouter Brassens.

FERRE. — Mes chansons sont éminemment morales, de la seule morale existant : celle de la liberté. Si tant est qu'il y ait une morale de la liberté.

■ Avez-vous besoin de solitude ?

BRASSENS. — Non, parce que j'en ai. Et puis je la trouve où je veux. Même en pleine salle pendant mon récital.

FERRE. — J'en ai un grand besoin. Avec ma femme et mes bêtes. Le monde m'énerve.

■ Est-ce que vous pensez que la France est le pays de la liberté ?

BRASSENS. — On le dit beaucoup. Mais à mon avis, ça ne répond pas à l'intérieur à ce qui est annoncé à l'entrée. Personnellement, je n'ai pas à me plaindre.

FERRE. — Allez voir au Portugal, vous verrez.

■ Vous considérez-vous comme un anarchiste, même aujourd'hui ?

BRASSENS. — Oui, bien sûr, mais cela n'a rien à voir avec le lanceur de bombes. C'est une morale, surtout.

FERRE. — Je ne traîne pas avec des bombes sous le bras pour aller à l'Elysée, mais je suis étymologiquement anarchiste.

■ Qu'est-ce qu'il y a de plus important pour vous ?

BRASSENS. — Ça dépend des jours. Ma pipe, ou bien la guerre, ou une chanson. Au fond c'est la musique.

FERRE. — Affaire de climat, de moment. Si je voulais quelque chose d'important, je l'aurais.

■ Allez-vous dans les dîners mondains ?

BRASSENS. — Malheureux !

FERRE. — Non.

■ Allez-vous au cinéma, regardez-vous la TV ?

BRASSENS. — Je m'en passe facilement.

FERRE. — Je considère le ciné comme le septième art, il y en a six avant. La TV, c'est horrible.

■ Avez-vous une voiture ?

BRASSENS. — Une I.D.

FERRE. — Je n'aime pas la voiture. J'ai une Jaguar.

■ Pourquoi vous entourez-vous d'animaux ?

BRASSENS. — J'ai sur mes murs toutes les photos des chiens que j'ai aimés.

FERRE. — Je les aime plus que les hommes. Ce sont des orphelins. Je suis leurs parents. Les enfants s'en vont, les animaux restent.

■ Comment aimez-vous les femmes ?

BRASSENS. — Comme tout le monde.

FERRE. — Je n'aime que ma femme, Madeleine.

■ Que leur demandez-vous ?

BRASSENS. — Ce qu'elles peuvent me donner. Ce qu'elles ont. Je n'ai pas de parti pris.

FERRE. — Rien, je ne leur demande rien.

■ Quelle est votre attitude devant la vie moderne : optimiste ou pessimiste ?

BRASSENS. — Je ne sais même pas si j'en ai une. Je me suis réfugié dans une mythologie d'autrefois : les sabots, les fontaines. J'ai la nostalgie d'un temps qui disparaît. Mais c'était peut-être pire qu'aujourd'hui... cela dépend des jours.

FERRE. — Optimiste quand ma voiture me permet d'être en quatre heures au bord de la mer.

■ Comment est la vie à quarante ans. Plus facile qu'à vingt ou à trente ?

BRASSENS. — Oui, elle serait plus facile si mes quarante ans m'étaient tombés du ciel d'un coup, mais j'y suis arrivé année par année. Alors, je suis un peu déçu. Je n'ai pas cette fameuse maturité des quadragénaires. Les souvenirs des vingt ans ? Ça dépend où vous avez fait votre service militaire !

FERRE. — Pour moi, oui, comme pour tout le monde. A vingt ans, on est un môme.

■ Que pensez-vous du mariage ?

BRASSENS. — Rien. Je ne connais pas beaucoup de mairies ni d'églises.

FERRE. — J'ai rencontré ma femme dans un bistrot, la nuit, après le travail. On était malheureux, on s'est regardé. Tout a changé. Il y a treize ans.

Brassens est célibataire. Ferré est marié à Madeleine depuis treize ans.





PHOTOS PHILIPPE LE TELLIER GERARD GERY PIC